

Bundesversammlung

Assemblée fédérale

Assemblea federale

Assamblea federala



La promenade à Berne

Berne, c'est loin ! À Milan, j'y suis en cinquante minutes, à Berne en quatre heures et demie, en changeant à Lucerne. Mais le problème, c'est d'en revenir, de Milan, avec ces trains presque toujours en retard ! Ici, ce n'est pas la même chose, nous sommes en Suisse, les trains sont à l'heure et on dénonce au chef de train la petite bohémienne qui passe dans le compartiment pour tendre la main. Nous sommes des gens en ordre.

Quand j'étais gosse, Berne n'existait pas. C'était une vignette dans le livre des points Liebig, une ville où l'on va se promener avec l'ours brun. Quand je suis devenu adolescent, elle a continué de ne pas exister : les prés des alentours m'offraient de sûrs refuges contre les tentations nationales. Depuis les hauteurs surplombant Chiasso, je rêvais à des collines sans frontières. Berne était loin.

Comme étudiant, j'ai participé à une manifestation et Berne a alors commencé à exister : un endroit où, le 1^{er} janvier, le président de la Confédération fait son discours à la radio – et même en italien, pour l'occasion, mais avec un accent un peu exotique.

Aujourd'hui, je fais une promenade à Berne. Je vais à la « Curia confœderationis helveticae ». Curia – comme dans la Rome antique. Et même « helveticae » nous rappelle l'Antiquité. Le Palais du Parlement est né ancien. Les symboles du Palais sont passéistes et même parfois mortuaires, comme ces trois confédérés de travertin qui nous regardent du haut du grand escalier, sous la coupole : une sorte de sarcophage vertical. Mais ici, dans ma serviette, j'ai pris des livres modernes et vivants, avec un guide de la ville, des jumelles, une corde et un piolet pour les passages difficiles, une pharmacie de poche avec des aspirines contre la migraine : je me suis organisé. À Lucerne, j'écoute les annonces de l'Intercity : en allemand, en français et en anglais. L'italien n'existe pas. Pourtant, c'est ma langue, et je suis citoyen suisse.

Je passe mentalement en revue les livres que j'ai mis dans ma serviette : en plus des publications officielles sur le Parlement, j'ai pris *Guillaume Tell (L'expérience et le mythe de la liberté d'un peuple)*, *Le bonheur d'être suisse sous Hitler*, *Qui dirige la Suisse ? Une Suisse au-dessus de tout soupçon*, *Le pouvoir suisse*, le Rapport Bergier et le discours politique de Dürrenmatt à l'occasion de la remise du Prix Gottlieb Duttweiler à Václav Havel. Il faut bien un minimum de documentation ! Maintenant, ces pages forment un grand méli-mélo dans ma tête, comme à la veille d'un examen. Mais les paroles de Luther, citées dans un de mes précieux livres, me sont restées, parfaitement limpides :

« ... une pauvre servante est heureuse et peut dire : je cuisine, je fais les lits, je balaie la maison ; qui me l'a ordonné ? Ce sont mon maître et ma maîtresse qui me l'ont ordonné. Qui leur a donné un tel pouvoir sur moi ? C'est Dieu... Comment pourrais-je être plus heureuse ? C'est comme si je cuisinais pour Dieu qui est aux cieux. »



Si l'on remplace Dieu par État et heureuse par libre, on a une description de la liberté en Suisse.¹ Cela ressemble un peu à la fameuse image de Dürrenmatt dans son discours : celle du prisonnier qui, se faisant obligatoirement geôlier de lui-même, démontre ainsi sa propre liberté.

Aujourd'hui, je vais à Berne. Je passe la montagne, je baise le cul de la vieille, comme disaient les émigrants tessinois lorsqu'ils franchissaient le Saint-Gothard pour la première fois. Aujourd'hui, mon Gothard à moi, c'est le Parlement : la session d'été des Chambres fédérales. Pourtant, moi, je ne suis pas parlementaire, ni parlementariste et encore moins parlementolâtre. Mais je sais parler. Je parle, tout simplement. Je parle d'un endroit dont les gens parlent peu, ou alors en faisant de vagues allusions à « ces messieurs de Berne ». Je parle italien, une langue qui est ici en voie de disparition. Je parle italien parce que c'est un des droits de l'homme de parler sa propre langue. Et je vais parler d'un endroit où l'on décide sur les affaires publiques. Même si c'est ensuite le Souverain qui prendra l'ultime décision. Un Souverain qui, dans les votations, est incarné par un petit tiers des citoyens : les deux tiers restent à la maison. C'est ça, la démocratie ?

Pendant que je suis en train de passer entre les chemises bleues et les détecteurs de métaux de la *Sicherheit* nationale, j'ai l'impression d'être un terroriste, avec ma serviette pleine de littérature incendiaire. Attention : deux ours tenant la croix suisse entre les pattes sont accroupis au pied du grand escalier et, tout en haut, les trois confédérés font une tête effrayante ! Mais ensuite, mon œil court sur les médaillons de mon compatriote du XIX^e siècle, Antonio Soldini, sur les pendentifs de la coupole : nous sommes, nous aussi, bien présents dans le Palais, nous autres Tessinois. Même si ce n'est que symboliquement, avec des bas-reliefs, des sculptures, des fresques, des marbres d'il y a cent ans...

Une fois qu'on est arrivé à la tribune des visiteurs, la difficulté est de comprendre de quoi on parle. Aujourd'hui, à l'heure des questions, on passe de la caisse maladie au bruit des wagons de chemin de fer, des constructions militaires aux réserves d'or, de la Lufthansa au Sahara. Mais personne n'écoute. Nous sommes les seuls à rester silencieux, sous le regard des chemises bleues. En bas, dans l'arène, les acteurs vont et viennent, se saluent, tapotent sur leur téléphone portable, lisent le journal. Un de ceux du centre grignote une pomme. Ce qui me rassure, c'est que dans tout l'hémicycle, la plus attentive – et aussi la plus belle – est une tessinoise. Mais qui sait ce que pourra comprendre ce jeune homme avec une crête sur la tête, qui est venu suivre les débats du Parlement avec ses camarades d'école...

Portant les tribunes sur leurs épaules, les atlantes et les cariatides à côté de moi froncent les sourcils, tandis que dans les coulisses, de chaque côté du grand décor peint derrière la scène – car la salle du Conseil national est conçue comme une salle de théâtre – Guillaume Tell et Gertrude Stauffacher semblent attendre dans leur loge le moment d'entrer en scène. La présidente carillonne : – L'auteur de la question devrait au moins écouter la réponse ! Les conseillers fédéraux se relaient pour répondre aux questions. – Bon anniversaire, Monsieur Kaufmann ! – s'exclame maintenant la présidente. Et on entend enfin des applaudissements dans la salle.

Ceux de l'UDC en veulent à la libre circulation des personnes (ou peut-être à la libre circulation des idées... ?) Un d'entre eux, corpulement, vêtu de noir, dit qu'on dépense trop pour

¹ Claire et François Masnata-Rubattel, *Le pouvoir suisse*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1978, p. 284



l'intégration des immigrés. Alors ceux de la gauche lui répondent : – Votre motion est lâche ! Mais lui, il n'écoute même pas. Un autre UDC, aux cheveux teints, défend les citoyens qui possèdent une arme.

Un instant, je pense au Parlement italien, aux huissiers romains qui courent calmer ceux de l'extrême-droite, ou ceux de la Ligue du nord, ou l'opposition qui pousse des hurlements ; et parfois, un parlementaire s'effondre sur le sol. Pas ici. Nous sommes en Suisse. On se borne à faire un peu de théâtre : l'écologiste avec un masque de mouton, celui de la Ligue des Tessinois avec un bâton à la main... Mais sur les chiffres, on s'échauffe : « Se tromper sur un devis en Suisse, c'est comme jeter au bûcher une toile de Michel-Ange à Florence ».²

À 18 h 45 précises : votation. Vous devriez alors les voir, les représentants du Souverain : comme ils courent ! De la main droite, on appuie sur le bouton de vote et de la gauche sur un autre bouton, placé sous le pupitre, pour empêcher l'intervention des « pianistes », c'est-à-dire de ceux qui votent pour eux-mêmes, puis tendent la main et votent aussi pour le voisin absent, comme cela se fait au Parlement italien. Le bouton « anti-pianiste » a été introduit quand on a pris Blocher sur le fait, lorsqu'il était conseiller national. Ils courent comme des enfants, nos représentants, et certains échangent des coups d'œil en souriant : « nous l'avons échappée belle... »

Puis, enfin, dehors. De l'air ! On va au-devant de la soirée bernoise, aux beautés séduisantes. La vieille Berne, avec ses arcades aux pattes d'éléphant, son grenier public transformé en restaurant, ses tours médiévales et ses fontaines du XVII^e siècle, surmontées d'un guerrier polychrome abaisse la visière de son heaume sur son visage ou d'un ogre qui dévore des enfants, comme dans les fables ! La cathédrale – qui fascinait aussi Paul Klee dans son enfance bernoise – montre au visiteur son Saint-Michel qui, l'épée levée, sépare les élus des damnés. Mais il y a aussi la nouvelle Berne, derrière le Palais, avec ses nouveaux damnés qui vont titubants à la recherche de stupéfiants, dans la grande zone de verdure qui descend vers les méandres de l'Aar.

En flânant à travers la ville, je pense à ma première journée passée au contact du « pouvoir suprême de la Confédération ». C'est étrange. J'ai ressenti la même sensation, mêlée de crainte et d'envie de me cacher, qu'au service militaire, lorsque le désir « suprême » était celui de se planquer. Cette sensation a été interrompue par quelques éclairs de passion politique, par exemple lorsque la socialiste a qualifié de lâche cette silhouette noire qui voulait épargner sur le dos des étrangers. Bien dit, l'amie ! Et à ce moment-là, j'ai vu le visage du peuple derrière les discours des parlementaires. J'ai vu le Tamoul, le Roumain, le Portugais et, tout à coup, je me suis aperçu que leurs visages avaient les mêmes traits que le mien. Ils me ressemblaient. La même crainte et la même envie de se cacher. L'homme vêtu de noir était parvenu à produire cette mutation génétique : j'étais ce peuple. Et j'ai aussi pensé à ma fille étudiante, qui est en train de faire une recherche sur les femmes immigrées analphabètes à Genève. J'ai pensé à mon ami Guru, qui est ouvrier dans l'horlogerie à Coldrerio. J'ai pensé à Fabio, qui s'est enfui du Kosovo. J'ai pensé à Ali, le dissident iranien qui m'a aidé à faire mon jardin. Et ce doit être pour cela qu'un dogue vêtu d'une chemise bleue s'est jeté sur moi lorsque, à la fin de la séance, je m'en allais du mauvais côté, avec ma petite étiquette sagement accrochée à ma chemise : parce que j'étais devenu un étranger.

² Emilio R. Papa, *Storia della Svizzera*, Bompiani, 1994, p. 299



Je retrouve le peuple dans la salle du Conseil des États. Il est vêtu de couleurs vives, avec de grands chapeaux et des pantalons qui s'arrêtent au genou ; il est surveillé par un garde portant un couvre-chef du XVIII^e siècle et précédé par un sonneur de cor habillé de blanc et de rouge. Il y a des femmes mais, comme les enfants et les petits chiens, elles restent en marge (elles y resteront jusqu'en 1971). Le peuple de la fresque ornant la paroi de la salle est celui d'une Landsgemeinde, telle que le peintre se l'imagine plus d'un siècle avant son époque. On retrouve donc, ici encore, un symbole passéiste qui mythifie la démocratie directe. Il me rappelle, par antithèse, un fameux tableau de foule conservé au Musée d'Orsay, à Paris : *L'Enterrement à Ornans*, de Courbet. Mais, alors que dans cette œuvre-là le maître du réalisme représente la réalité de son temps dans toute sa dureté, ici notre brave peintre fédéral a imaginé une scène de spectacle folklorique, comme il l'avait déjà fait dans une verrière de l'entrée, en donnant une vue idéalisée de l'industrie textile.

À Berne, on se lève tôt. La séance commence à huit heures du matin (« Le Suisse se lève tôt, mais se réveille tard... », comme semble l'avoir dit Denis de Rougemont), ici, dans la salle de la Chambre haute. Cette salle a une allure intime, familièrement cossue : des dentelles de Saint-Gall aux fenêtres et des caissons de chêne au plafond. Et tout ce bon bois suisse qui évoque les chalets de nos montagnes ! Ici, pour voter, on lève la main, comme au bon vieux temps. Comme au Conseil communal dans un village. Et on prend la parole en restant assis à sa place, sans toute une mise en scène.

Dans la salle de la Chambre basse par contre, c'est une tout autre musique. On parade devant le décor de théâtre qui occupe toute la paroi, derrière l'estrade présidentielle : des petits nuages blancs flottent au-dessus du berceau de la Confédération, au-dessus d'un Lac des Quatre-Cantons du bleu le plus profond, au-dessus du royaume pur de l'« homo alpinus ». Une femme nue, camouflée derrière les nuages, tient dans sa main un fragile rameau d'olivier. La voix de Madame Bernasconi, qui est en train de parler de la haute surveillance sur les nouvelles lignes ferroviaires à travers les Alpes, devient un bruit de fond dans la salle, bercée à son tour par le bruit de fond du va-et-vient de ses collègues, qui feuilletent les journaux du matin et mènent leurs affaires.

Maintenant, celui qui parle a une queue-de-rat. On dirait Fiorello. Il présente le rapport de majorité sur l'initiative populaire pour des aliments produits sans manipulations génétiques. Puis un représentant des paysans opposé aux manipulations monte sur le ring et montre une pomme de terre à ses collègues. Dans sa réponse, Fiorello réplique avec une carotte.

Et voici le vrai boxeur, mais ce n'est pas un parlementaire. Ce n'est pas non plus un conseiller fédéral. C'est l'huissier. Ou, plus précisément, l'aide-huissier Fritz Chervet. Il a eu une enfance très pauvre et un mauvais instituteur ; il a fait tous les métiers – depuis celui de menuisier à celui de chauffeur de corbillard – et puis, pour se refaire, il s'est mis à la boxe. Poids mouche, moins de quarante-huit kilos. Un des meilleurs boxeurs professionnels suisses de tous les temps. Très maigre, il passe maintenant entre les parlementaires avec légèreté et souplesse. Léger comme une libellule. Il marche sur la pointe des pieds, on dirait qu'il danse. Il tient dans ses mains les papiers qu'il doit distribuer. Car ici, il y a beaucoup de papier : près d'un kilo par jour. Qui sait s'il vote à gauche, le bon Fritzli, qui a grandi avec ses quatre frères dans le quartier prolétaire de Ausserholligen ? Ou bien peut-être vote-t-il comme les mineurs italiens de la société Alptransit, dont j'ai fait la connaissance récemment, sur le chantier de Bodio, qui s'enthousiasmaient pour l'« Alliance nationale » ?



Ce matin, c'est le dernier jour de ma brève aventure patriotique. Mon réveil a mis fin à un rêve agité, fruit de ces deux journées intenses. Et dans ce rêve, il y avait tout : les lobbyistes qui formaient un ballet avec les parlementaires dans la salle des pas perdus, surmontée de ses angelots, la droite guidée par un dogue et la gauche survolée par l'ange de la paix qui tendait le rameau d'olivier aux étrangers, eux-mêmes en vol au-dessus de la coupole. Et dans mon rêve, vers l'aube, l'antique Ville de Berne a fait irruption avec force : il y avait un cortège ouvert par des ours justiciers en marche vers notre monument national, l'ogre dévot d'enfants tenait dans sa bouche un homme vêtu de noir et, sur le portail de la cathédrale, Saint-Michel, avec son épée, coupait la tête des millionnaires, qui se débattaient en tombant dans le brasier, accompagnés d'un roulement de tambour, alors que la femme du pieux Konrad Baumgarten se payait du bon temps avec le bailli dans la baignoire du domicile conjugal. Pendant ce temps, une harde de chamois protégés par un avocat mangeaient en souriant des pommes et des carottes au pied des trois confédérés qui avaient changé d'allure, arborant maintenant jeans et maillots, tandis qu'on distribuait l'or de la Banque nationale, par parts égales, aux *campesinos* du tiers monde et qu'avec le reste on faisait des billes pour égayer les jeux des enfants de nos crèches.

Un rêve agité, à la fin duquel une chemise bleue m'a souri. Et nous sommes allés prendre le frais sous les guirlandes d'eau de la *Bundesplatz*.

Je reviens de Berne. Dans l'Intercity, pendant qu'on m'annonce en anglais que je dois changer de train, je fouille dans ma serviette et je trouve une pièce de ma documentation que je croyais avoir perdue, une coupure de journal avec un dessin satirique. La caricature est intitulée « Le prochain Parlement » et elle montre un hémicycle divisé en trois sections : enfer, purgatoire et paradis. Gauche, centre et droite. Ou bien droite, centre et gauche, selon le point de vue. C'est le Parlement de la vie éternelle. Là, nous serons tous des « sans-papiers ». Tous. Les paysans appenzellois comme les gnomes zurichois. Les révolutionnaires comme les réactionnaires. Tous. Même Fiorello et l'homme en noir, dans ce pays inconnu où il n'y a pas permis de séjour, ni d'établissement, de permis A, B, ou porteur de n'importe quelle autre lettre de l'alphabet. Même Blocher et les cent quatre-vingt-cinq mille cinq cents millionnaires suisses seront des « sans-papiers ». Et il n'y aura pas de droit de référendum !

Alberto Nessi est né à Mendrisio en 1940. Il a fait ses études à l'école normale de Locarno et à l'Université de Fribourg. Après avoir enseigné à différents niveaux, des classes élémentaires aux classes supérieures, il se consacre aujourd'hui entièrement à l'écriture et vit à Bruzella. Auteur de cinq recueils de poèmes et de quatre ouvrages en prose, il a également publié une anthologie de textes et de témoignages sur la Suisse italienne et écrit plusieurs livres en collaboration avec des artistes. Nombre de ses ouvrages ont été traduits en allemand et en français. Il collabore de temps à autre à divers journaux et périodiques.